

À propos d'*Empire*

par Thierry Hentsch

Le signe le plus clair du réel est peut-être l'impossibilité de le comprendre ; — de deviner la suite — ; de circonscrire.

(Paul Valéry, *Cahiers*, Pléiade, I, p. 524)

La question de savoir quelle part joue la volonté humaine dans le devenir du monde est de celles qu'on peut poser à l'infini avec la certitude de ne jamais leur trouver de réponse. Dès l'instant qu'elle s'affirme, la volonté agit comme une cause qui, combinée à tant d'autres, ignore nécessairement ses effets. On pourrait aller plus loin et clore définitivement la question en affirmant que la volonté n'est qu'illusion. Mais cette conclusion ne serait pas moins naïve que l'affirmation de son effectivité, du moment que l'illusion de la volonté est nécessaire à l'action. Quel que soit le nom qu'on donne à la faculté d'agir, il faut y croire pour en user. Et, de fait, l'expérience quotidienne nous persuade sans peine, comme individus, de l'effectivité de l'action humaine, quelque part qu'y joue la volonté. Si je roule ivre mort à 140 à l'heure dans les rues de Montréal, il y a de bonnes chances que je fasse un accident. Si l'usine U déverse des tonnes de mercure dans la Chaudière, la faune aquatique et la qualité de la pêche s'en ressentiront. Cette effectivité ne fait pas plus de doute au plan historique : le monde ne serait pas ce qu'il est sans l'action des hommes. Là où l'incertitude règne, c'est dans le rapport entre les mobiles de l'action et son résultat. Et cette incertitude croît en fonction de la quantité d'actes en interaction dans le temps et l'espace. Or l'histoire est en grande partie l'histoire de cet accroissement et de sa récente accélération. C'est dire que la question de la volonté, et plus

particulièrement celle de la volonté politique, ne peut que s'obscurcir d'être abordée sous l'angle de la causalité. Nous aurons beau triturer l'histoire dans tous les sens et analyser le monde sous toutes ses coutures, jamais ces analyses ne nous permettront d'agir en véritable connaissance de cause. L'analyse qui commande l'action ne tient toujours compte que d'intérêts et de paramètres très restreints, si complexes qu'ils puissent paraître, et ne se hisse jamais aux niveaux du général et de la longue durée — sans même parler de globalité. Toute décision, qu'elle le sache ou non, est courte dans ses intentions, ses moyens et ses objectifs. Et la décision est un acte auquel nous ne pouvons pas renoncer. Nous n'avons d'autre choix que d'agir comme si nous étions responsables des conséquences de nos actes.

Empire, de Hardt et Negri (H&N), traduit bien cette ambiguïté. Il s'appuie sur deux postulats implicites contradictoires. Premier postulat, le contrôle du monde nous échappe. C'est la principale caractéristique du monde actuel que personne, pas même au sommet de la hiérarchie impériale, ne maîtrise rien de ce qui se passe globalement depuis quelques décennies, voire depuis toujours, dans ce monde. Aussi, malgré toutes les souffrances et les peurs qu'elle suscite, l'impitoyable répression qu'exerce cette hiérarchie ne peut que manquer son but. Deuxième postulat, non moins puissant, l'évolution du monde dans sa globalité, dans ses grandes lignes, peut être comprise. C'est ce qui permet à H&N d'analyser l'Empire et à la multitude d'espérer, d'agir en espérant beaucoup de son action.

L'Empire est la face visible du biopouvoir et celui-ci la forme postmoderne du pouvoir : il « régit et régleme la vie sociale de l'intérieur, en la suivant, en l'interprétant, en l'assimilant et en la reformulant. Le pouvoir ne peut obtenir une maîtrise effective sur la vie entière de la population qu'en devenant une fonction intégrante et vitale que tout individu embrasse et réactive de son plein gré » (p. 49). Son caractère

bio-politique tient à ce que « ce qui est directement en jeu dans le pouvoir est la production et la reproduction de la vie elle-même » (*ibid.*). Le bio-pouvoir est, à l'image de l'univers pascalien, une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part, il est immanence. Mais qu'est-ce que la face visible d'un pouvoir immanent, sinon l'effort que déploie l'Empire pour contrôler le diffus, l'incontrôlable ? Il n'empêche que le pouvoir impérial agit et exerce cruellement (mais peut-être vainement ?) ses contraintes. L'analyse de H&N s'articule ainsi au paradoxe fondamental selon lequel, en s'instituant et en se renforçant effectivement, l'Empire renforce du même coup ce qu'il entend combattre, la multitude. À l'instar de ce qu'était le prolétariat chez Marx, tel que l'interprètent H&N, la multitude n'est pas simplement un effet du pouvoir impérial, il en est tout autant, sinon davantage, la cause efficiente. C'est parce que la multitude déjoue les formes modernes (nationales) de la discipline qui cherche à la contraindre que l'Empire surgit comme une nécessité pour la survie du mode de production capitaliste. En même temps que la conception transcendantale du monde propre à la modernité stato-nationale s'effrite devant l'immanence irrésistible de la post-modernité, le peuple (jusqu'alors cloisonné dans le corset de l'État-nation) cède la place à la multitude, véritable acteur mondial des transformations en cours. La multitude n'est finalement rien de moins que l'ensemble de l'humanité engagée dans sa propre production sous l'emprise de l'Empire qu'elle suscite et combat. Ce formidable paradoxe a le mérite, en ces temps de monopole idéologique, de souligner que le capitalisme et sa forme impériale actuelle ne seraient rien, ne produiraient rien, ne contrôlèrent rien sans l'immense potentiel créatif de cette multitude dont nous faisons tous partie, sans la participation inventive de chacun, quelle que soit sa place dans la société (travailleuse, chômeur, étudiante, ménager, etc.), bref, sans cette « intelligence sociale et collective, créée par l'accumu-

lation de connaissances, de techniques et de savoir-faire » que Marx appelait déjà *general intellect* (p. 439).

H&N nous rappellent donc à juste titre que nous sommes toutes et tous parties prenantes de ce monde et que nous n'avons aucune raison de céder au sentiment d'impuissance et d'accablement que peut provoquer à première vue l'extension indéfinie du pouvoir impérial. Ils se gardent bien de dire comment la multitude gagnera la bataille mais, du simple fait qu'elle est la multitude et qu'aucune entrave ne l'empêchera à terme de prendre conscience de son pouvoir, sa victoire paraît inéluctable. *Empire* se présente ainsi comme une contribution théorique à une telle prise de conscience, un peu comme le *Capital* se proposait comme instrument d'éveil intellectuel et politique du prolétariat ouvrier du XIX^e siècle.

Marx revivifié, réactualisé à l'aide de la pensée critique de Deleuze et Guattari, constitue la principale référence de H&N. Sans y prétendre explicitement, *Empire* voudrait être le *Capital* de notre temps. Mais de Marx il ne parvient à reprendre, en la transposant, que la vision historique et non la méthode. La méthode, H&N en sont bien conscients, ce serait d'analyser le mode de produire dans son essence. C'est l'analyse rigoureuse, implacable du mode de production capitaliste, au cœur du système, qui fait la valeur, jusqu'aujourd'hui, de la démarche marxienne. Mais sur cette question du mode de production, H&N n'ont rien de nouveau à dire, si ce n'est qu'il s'est déconcentré et que plus personne ne le contrôle — absence de contrôle qui était probablement déjà vraie mais de façon moins évidente du temps de Marx. Libre à chacun de penser que l'essence du mode de produire n'a pas fondamentalement changé ou que sa complexité est devenue telle qu'elle échappe à tout effort de théorisation. H&N disent bien vouloir, dans la troisième partie du livre, nous entraîner au « royaume de la production », un peu comme Marx « nous invite à quitter la sphère agitée et bruyante des échanges et à descendre dans les antres cachés

de la production » (p. 22). Mais cette troisième partie, intitulée *Transferts de production*, loin de nous emmener dans ses profondeurs, ne quitte guère la surface des apparences.

H&N y refont à grands traits l'histoire du capitalisme, en insistant sur l'importance du passage qui s'est opéré au cours des dernières décennies de la forme impérialiste du capital, encore relativement cloisonnée, à sa forme impériale actuelle, caractérisée par son décloisonnement. L'analyse est plus politique qu'économique. Probablement parce que, sous la pression de la globalisation de l'économie, le politique aurait cessé d'être particulier aux États. L'Empire serait justement l'expression de cet amalgame effectif du politique et de l'économique à l'échelle planétaire. Hypothèse intéressante, mais qui intervient partout dans le livre comme une évidence qui n'a pas besoin d'être démontrée. Ou s'il y a démonstration, elle est tautologique. L'Empire est. Il est l'expression de la lente dissolution, irréversible, du pouvoir des États-nations. Au reste, la pensée de Marx est reprise dans ce qu'elle a dégagé (souvent contre la volonté explicite de Marx lui-même) de plus contestable : un déterminisme historique qui garantit d'avance au prolétariat la victoire. Que le prolétariat n'ait visiblement pas remporté *cette victoire-là* n'a, pour H&N, aucune importance du moment que son action a forcé le capitalisme à s'orienter d'abord vers les impérialismes puis vers l'Empire, dans un mouvement historique au terme duquel la multitude a désormais repris le flambeau d'une lutte dont l'issue ne fait désormais plus de doute. De même que, chez Marx, le prolétariat aurait été le moteur du développement capitaliste, affirmation que la lecture du *Capital* ne permet guère de soutenir (en dépit d'une citation, à la note 3 de la p. 523, selon laquelle « Il serait possible d'écrire toute une histoire des inventions faites depuis 1830 dans le seul but de fournir au capital des armes contre les révoltes de la classe ouvrière » et pour laquelle les auteurs ne fournissent aucune référence précise), ainsi la multitude contient en elle le pouvoir libérateur qui renversera l'Empire dont elle a forcé

l'avènement. L'Empire, comme tout empire avant lui, est promis au déclin et à la destruction. Agente de ce déclin annoncé, la multitude en sera nécessairement la bénéficiaire et la matrice d'une démocratie véritable. En transposant cette eschatologie marxiste simpliste au monde actuel, H&N privent leur entreprise théorique de ce qu'elle pourrait avoir de stimulant. Comme si le besoin d'être fidèle au marxisme (plutôt qu'à Marx, d'ailleurs) finissait inmanquablement par l'emporter sur le désir de questionner et de renouveler la pensée du monde. Il y a là quelque chose de profondément désarmant, une façon désespérante de vouloir à tout prix donner espoir.

C'est d'autant plus regrettable que le livre ouvre, malgré tout, certaines pistes. Notamment lorsqu'il aborde, en dehors cette fois de toute nécessité marxiste, la question de la double nature de la modernité. Dans les deux premiers chapitres de la deuxième partie, H&N montrent, dans une synthèse remarquable, que l'histoire de la modernité, en tant que mouvement philosophique et politique, est une lutte qui, dès avant la Renaissance, met aux prises deux conceptions opposées, l'une immanente l'autre transcendante, de notre rapport au monde. L'esprit de la modernité apparaît d'abord comme l'affleurement irrépressible d'un désir nouveau, mêlé par le sentiment, par l'idée qu'il appartient à l'homme de se faire lui-même en ce monde et nulle part ailleurs. Mais cet élan libérateur menace les pouvoirs établis, et ceux-ci s'efforcent de récupérer à leur profit une transcendance descendue du ciel. C'est à cette incarnation que servent les concepts de peuple et de nation, appelés désormais à recevoir et à préserver ce que la monarchie et l'Église ne réussissent plus à garder. Inutile de dire que, à travers la modernisation effective de nos sociétés, c'est la version transcendantale et répressive de la modernité qui l'emporte et assure la sécurité du capital et de son développement. Or voilà justement ce à quoi, par l'institution de l'Empire, le capital est de nos jours contraint de mettre fin. Qu'il l'ait

voulu ou non, L'Empire représente donc le triomphe, à l'ère postmoderne, de la conception immanente de la modernité. Le mal impérial apparaît donc en dernière analyse comme un bien en puissance, comme le prélude, si douloureux soit-il, à l'avènement de la démocratie de la multitude. Nécessité oblige : retour à l'eschatologie marxiste qui permet de saluer la venue, pour de bon cette fois, du communisme vrai – un communisme ecclésial à la saint François d'Assise (p. 496). Quant à la multitude, souvent évoquée, jamais analysée, elle ne nécessite aucun examen critique. Comme jadis le prolétariat ouvrier, il suffit qu'elle soit.

Domage, encore une fois. Car l'idée qu'avec l'Empire l'immanence et, avec elle, l'absence de limites triomphent, cette idée ouvre la voie à une réflexion presque vertigineuse sur notre civilisation. H&N reviennent à maintes reprises sur l'observation générale selon laquelle l'Empire se caractérise, notamment mais foncièrement, par l'illimité. Cette absence de limites est implicitement présentée comme un bienfait lié à l'influence croissante de la multitude, elle-même infinie. Comme celle-ci est la compagne de l'immanence et que l'immanence est bonne par définition, l'absence de limites devient du coup garante de démocratie et de progrès. Si bien qu'*Empire* s'offre finalement comme une « boîte à outils » théorique qui permet tranquillement de continuer à bricoler le progrès sans avoir à poser la question de sa finalité. À toutes fins pratiques l'Empire est l'extension en puissance de *l'américan way of life* à l'ensemble du globe, perspective à laquelle H&N ne consacrent aucune attention. L'idéologie américaine, main dans la main avec le marxisme, tourne à plein régime : quelle que puisse être la longueur de son tunnel d'atrocités et de souffrances, le capitalisme impérial débouche sur un avenir resplendissant. On se croirait à Disney World. *Empire* s'impose en fin de compte, probablement malgré l'intention de ses auteurs, hérauts naïfs d'une diversité culturelle à la sauce *miracle whip*, comme une machine théorique à ne pas penser le devenir de notre civilisation et à

occulter notre rapport à l'autre. Sans doute, ce devenir et ce rapport sortent-ils du cadre d'analyse retenu par H&N, mais dans la mesure où ce cadre cherche à cerner des raisons d'espérer à l'échelle planétaire, il manque tragiquement sa cible. Il contribue au contraire à maintenir notre bonne conscience face à l'accroissement des misères du monde et conforte notre aveuglement devant la démesure d'une civilisation prédatrice qui s'enorgueillit de refuser toute limite. Dans ces conditions, c'est-à-dire en l'absence de toute réflexion sur la manière dont nous entendons conduire notre vie, *Empire* fait, probablement malgré lui, l'apologie simpliste de l'autoroute magistrale que la multitude est invitée à emprunter jusqu'à... ? C'est à souhaiter, de gigantesques embouteillages.

De manière plus générale, *Empire* opère à partir de l'idée implicite que la volonté de l'espèce (ou son espérance) coïncide avec sa destinée, y travaille d'elle-même. L'humanité a donc tout intérêt à comprendre correctement ce qui lui arrive de manière à pouvoir ramer consciemment dans le sens de l'histoire. Le chemin est tracé d'avance, et ceux qui connaissent sa destination l'éclairent pour nous. Que cette connaissance soit aléatoire et insuffisante, que nos pulsions puissent aller à l'encontre de nos espérances, qu'il faille tenter de comprendre ces pulsions plutôt que le monde, rien de tout cela n'entre en ligne de compte dans *Empire*. L'omission de ces éventualités est d'autant plus déconcertante que H&N invoquent les lumières de Spinoza. Cela tient sans doute à ce que Spinoza chemine du côté de l'immanence. Dans l'Europe moderne, il est le plus « grand », voire le seul parmi les penseurs catalogués au sommet de l'échelle, à se situer résolument de ce côté — raison pour laquelle il demeure jusqu'aujourd'hui inclassable.

Mais l'usage que font H&N de Spinoza — pour combattre une transcendance présentée au demeurant comme moribonde — est un peu court. Hormis la question de

l'immanence, ils se montrent passablement éloignés de sa pensée. Spinoza n'a jamais prétendu pouvoir expliquer le monde, moins encore prévoir sa marche. Son ambition est d'y prendre part le plus pleinement possible, fort d'une joie intérieure qui s'accroît chez celui qui cultive sa capacité à être. Comprendre ce qui menace ou affecte négativement cette capacité, tel me paraît être l'objet principal de l'effort auquel Spinoza invite dans son *Éthique*. Cette compréhension sur nous-même, si ardue soit-elle, est la seule qui soit à notre portée, la seule qui mérite d'être cultivée. Non que Spinoza nie l'intérêt ou l'utilité des sciences de la nature, mais parce que ces sciences ne conduisent jamais qu'à des connaissances fragmentaires, imparfaites, sans grand effet sur notre joie. L'effort qui contribue au contraire à libérer la pensée de ce qui la diminue, la joie qui résulte d'une meilleure compréhension de ce qui l'affecte ouvrent la voie à une connaissance intuitive du monde, à une connaissance d'un autre ordre qui est connaissance de Dieu en tant que monde, en tant qu'immanence. Dans cet esprit, la volonté n'a que faire de prétendre changer le monde, elle ne peut viser qu'à changer l'être pensant. « Ma troisième maxime », disait déjà Descartes, « était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde ». La volonté est pensée en acte, agissant sur elle-même. Le domaine où s'exerce la liberté humaine et, partant, notre volonté est restreint, mais la portée de l'exercice est virtuellement infinie. Et cette portée n'est pas seulement éthique mais politique. Difficile à suivre au plan personnel, le programme éthique de Spinoza, il le savait bien, n'est pas transposable au plan collectif. Mais il inspire une attitude politique selon laquelle la cité devrait au moins permettre à quiconque le désire de travailler à augmenter sa capacité à être, dans l'espoir que cet effort de la pensée sur elle-même devienne peu à peu contagieux.

Peut-être est-ce après tout le désir de H&N, d'être contagieux, d'encourager la multitude à être. Mais leur méthode produit

l'effet inverse. L'affirmation de la certitude, même (voire surtout) tempérée par l'ignorance des moyens de son avènement, n'est d'aucun secours. L'être humain ne gagne rien à être trompé par de vaines espérances. Il a besoin de possibles, il a besoin de croire à sa capacité d'y travailler lui-même, maintenant. Toute eschatologie tend à se substituer au désir et, en cela, contribue à faire obstacle à ce qu'elle prétend annoncer. Pendant qu'on rassure la multitude sur son avenir, l'Empire continue sans être inquiété à renforcer son emprise sur le monde.